

Trois lettres de Carl Spitteler

Autor(en): Otto Kluth
Quelle: Basler Jahrbuch
Jahr: 1944

<https://www.baslerstadtbuch.ch/.permalink/stadtbuch/69829be1-7815-4bc4-a83f-20685a140ef7>

Nutzungsbedingungen

Die Online-Plattform www.baslerstadtbuch.ch ist ein Angebot der Christoph Merian Stiftung. Die auf dieser Plattform veröffentlichten Dokumente stehen für nichtkommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung gratis zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger schriftlicher Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des vorherigen schriftlichen Einverständnisses der Christoph Merian Stiftung.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Die Online-Plattform [baslerstadtbuch.ch](http://www.baslerstadtbuch.ch) ist ein Service public der Christoph Merian Stiftung.

<http://www.cms-basel.ch>

<https://www.baslerstadtbuch.ch>

Trois lettres de Carl Spitteler

Les lettres, dont on va lire quelques passages, ont été écrites entre 1915 et 1918. Etudiant de l'Université de Genève, j'achevais alors une étude sur Carl Spitteler, et le poète, bénévolement, m'avait permis de lui poser des questions. C'est à ces questions qu'il répond en français, sans préambules, ne s'en tenant qu'à l'essentiel. Ecrivant dans une langue étrangère, et ne songeant pas à la publication, il n'a fait aucun effort de style, mais à défaut de celui-ci, ses lettres nous donnent en toute simplicité quelques renseignements précis, qui gardent, croyons-nous, leur valeur.

On se souvient du bruit que fit son fameux discours : « Unser Schweizer Standpunkt » (1914). C'est lui qui attira sur le poète l'attention de la Suisse romande, qui le connaissait fort peu, et de la France, qui ne le connaissait pas. Avec plus de bonne volonté que de clairvoyance on se mit à écrire sur lui, faisant de lui tout bonnement un poète « classique », et relevant avec plaisir ses rapports avec la littérature française. La réponse qu'il m'a donnée à ce sujet ne manque pas de piquant. Une autre se rapporte à un ouvrage inédit, où il a comparé, paraît-il, les théâtres français et allemand, ce pour quoi il a dû étudier la littérature française un peu plus qu'il ne l'avoue d'abord...

Deux de ces lettres sont écrites au crayon. Voici comment Spitteler s'en explique : « A la plume et à l'encre vous auriez deux lignes, au crayon je m'abandonne au gré de mes pensées. La raison en est : à l'encre il me faudrait écrire assis, ce qui m'est odieux ; au crayon, je puis écrire étendu dans mon fauteuil, les pieds sur une chaise, ce qui est ma position naturelle, à moins que je ne déambule. »

C'est dans cette position que venait de le peindre Hodler. Quand je fus voir le poète, son portrait, récem-

ment arrivé, était placé par terre au salon, appuyé contre une chaise. Spitteler d'emblée me demanda comment je le trouvais ; n'osant pas dévisager le grand homme, je répondis à tout hasard que je le croyais bon. Depuis j'ai eu le temps de me rendre compte qu'il l'était en effet.

O. Kluth.

(Lucerne, 15. II. 15.)

1) Aucun milieu, soit Russie, soit Neuveville, n'a jamais eu la moindre influence sur n'importe lequel de mes ouvrages (à la seule exception près, quand il s'agissait d'une petite nouvelle, etc., écrite au jour le jour, pour un feuilleton).

2) La genèse de mon « Promethéus ». Explication : naïveté complète, phénoménale, monstrueuse. Comme Gottfried Keller l'a dit : « C'est comme si un poète vivant deux mille ans avant Jésus-Christ l'eût écrit. »

(Lucerne, 13. III. 15.)

J'attaque dans mon « Prométhée » tout ce qui est sacré dans ce monde. Au profit du génie. Je veux dire : le génie ne peut être ni moral, ni juste, ni religieux, ni rien. Il ne suit que sa voix intérieure, son étoile, sa mission. Mais je ne l'entends pas frivolement. C'est une tragédie. L'opposition à tout ce que l'humanité regarde comme vénérable se punit. Mais le génie ne peut pas ne pas désobéir. Il a sa mission, voilà tout. Et il obéit aveuglément à sa mission, quelque scélérat qu'il puisse paraître à ses contemporains. Et il a raison. Le contraire fait des Epiméthées.

Mon intérêt pour la littérature française, mon érudition dans les classiques français est une légende. Je n'ai jamais lu une seule pièce de Corneille, ni de Racine, etc. A l'âge de 27 ans seulement, en Russie, j'ai commencé à

lire des livres français (exclusivement alors, il est vrai), mais quels livres ! Paul de Kock, les « Bijoux indiscrets », etc., rien que de la prose, et aussi faisandée que possible. Mais il est vrai qu'alors, et pendant dix ans après encore, je ne lisais que des journaux français, le Figaro, le Journal amusant, rien d'allemand, ce qui vous explique le style de mes « Lachende Wahrheiten ».

Il est vrai que souvent je défends la poésie classique française, la langue d'alors, le vers alexandrin. C'est que j'ai affaire à des préjugés ridicules qui infectent les livres des pédants allemands. Et c'est qu'il me suffit de lire dix lignes de Corneille, ou de Boileau pour apprécier la beauté de ce style. Il m'est arrivé d'ouvrir de vieux bouquins avant d'écrire des vers ; je lis deux lignes de Schiller, cinq de Corneille pour me garantir contre un travail peu soigné. Mais j'ai toujours été international dans ma poésie. Je ne suis pas le fils de la littérature allemande, avec laquelle je n'ai aucun rapport, bien que la langue soit la même.

(Lucerne, 10. IV. 1918.)

1) Les « idéalistes » (préface de « Prométhée ») : En 1880-1890 s'est formé en Allemagne un parti littéraire qui, en se réclamant de Zola, a préconisé le « naturalisme ». Toute la génération littéraire d'alors s'est vivement déclarée contre ce « naturalisme », et ils se sont fait nommer « idéalistes » (par opposition) sans l'être. Une autre dénomination disait « les vieux » (die Alten) et « les jeunes » ou les nouveaux. Ceux que j'ai pris à partie étaient donc les bonzes de la littérature d'avant les naturalistes, qui avaient leur organe dans la « Deutsche Rundschau » de Rodenberg. Ils n'étaient ni chair, ni poisson, occupaient toutes les places, dirigeaient la critique et étaient au plus haut degré intolérants, n'admettant, ni ne tolérant aucun talent jeune et nouveau. Surtout quand celui-ci, comme moi, préférait le grand art. Ils défendaient l'épopée, n'admettaient que le roman. Ce sont eux qui ont opprimé mon

« Prométhée » pendant dix ans par le silence, refusant tous les articles qui voulaient me signaler au public. Je les ai détestés cordialement. Mais je n'ai été nullement du parti « naturaliste », bien au contraire. Ma position entre les deux partis, je l'ai désignée clairement dans « Apollos Fluch » (Literarische Gleichnisse). Dans cette épigramme j'ai appelé les naturalistes « les ennemis » et les idéalistes « les traîtres ». C'est clair, j'espère.

2) Les théâtres français et allemand. A l'époque d'alors, 1880-1890, les dramaturges allemands (Lindau, Blumenthal, etc.) préconisaient le théâtre français comme modèle. Mais ils ne visaient que le vaudeville français, tout au plus la comédie de mœurs. Sardou, Augier, Dumas étaient leurs modèles. Et — chose incroyable — ils voulaient imposer la technique du vaudeville français à la tragédie allemande ! Ils ignoraient qu'en France personne ne s'avise d'imposer à la tragédie et au drame les mêmes procédés de technique qu'emploient les Sardou et les Dumas ! C'est contre cette ignorance que je me suis élevé en démontrant que pour la tragédie et pour le drame un dramaturge français n'emploie nullement les trucs qui sont familiers au vaudevilliste. Voilà.